

MON VOYAGE AUX INDES

LA LITTÉRATURE HINDOUE ET LES VEDAS

Les Aryens, branche la plus orientale de la famille indo-européenne, émigrèrent dans les neuf vallées de l'Indus et s'y établirent au milieu du second millénaire av. J.C. Ils étaient en relation étroite avec les Persans et leur langue, la forme sanscrite du védique, était une langue indo-européenne ayant beaucoup d'analogies avec l'iranien et également de très nombreuses racines trouvées dans le grec et d'autres langues de la même origine.

Il est important d'ajouter que la chronologie hindoue avant la période bouddhiste présente des difficultés insurmontables pour établir des dates vraiment exactes quant aux événements historiques. Mais les excavations faites au cours de ce siècle, en 1920, dont j'ai déjà parlé à MOHENJODARO, ont été immensément utiles parce qu'elles ont permis d'établir une corrélation avec la chronologie de la Mésopotamie et ainsi prouver que la migration aryenne n'a pas pu avoir lieu avant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Il n'y a pas de doute que la littérature de l'Inde - ce qu'on a appelé les Vedas - est très ancienne. Les hymnes, les prières, les prescriptions rituelles, les événements historiques, tout cela fut transmis par la parole de bouche à bouche pendant des siècles avant d'être écrit, de même que les hymnes homériques étaient chantés par des bardes itinérants bien longtemps avant qu'ils ne furent édités et réunis sous la forme écrite que nous possédons aujourd'hui. La tradition orale a été plus richement cultivée aux Indes que dans aucun autre pays et était considérée comme une version beaucoup plus authentique que tout document écrit.

Même les canons bouddhiques furent transmis oralement bien longtemps avant d'avoir été écrits.

Aujourd'hui, encore, on trouve des brahmanes qui connaissent les 1028 hymnes de Rig-Veda par coeur ! Les civilisations égyptienne, babylonienne et grecque même ont terminé leur cours, mais leurs langues sont actuellement des langues mortes. Dans la Grèce d'aujourd'hui, on n'entend plus de chants homériques, les astrologues babyloniens n'existent plus en Irak et les chirurgiens et médecins de l'Égypte sont aujourd'hui formés à PARIS, à VIENNE

ou en Amérique ! Aux Indes cependant, l'ancienne culture d'autrefois est toujours vivante. Les livres sacrés des Aryens primitifs sont encore et toujours les vrais canons de l'hindouïsme. Les hymnes védiques continuent à être récités, les vieux rites sont toujours appliqués et les notions classiques de la médecine sont ré-imprimées et commentées non pas seulement comme documents historiques, mais utilisées comme instructions pratiques pour les médecins contemporains.

Quand une littérature est conservée par écrit après des siècles de tradition orale et qu'elle reste encore vivante pendant plusieurs milliers d'années, il est évident qu'elle subit des changements. Certains passages sont laissés de côté, d'autres sont ajoutés, des commentaires deviennent partie du texte et, après quelques milliers d'années, il est presque impossible d'établir une date précise au livre ou aux parties de ce livre.

Néanmoins, il est très probable que les Aryens émigrés des hauts plateaux de l'Iran à travers les cols et les passages des hautes montagnes de l'Afghanistan pénétrèrent dans les vallées de l'Indus environ vers 1500 av. J.C. Ils trouvèrent la région occupée par des tribus à peau foncée, au nez plus ou moins épaté, bref, une population d'esclaves qu'ils appelèrent des DASAS, alors qu'ils se faisaient appeler, eux, des Aryens - des Lords (Dieu).

Les populations foncées, dont ne sait pour ainsi dire rien de leur passé, furent appelés les Mundas, et les Dravidiens semblent avoir pénétré dans l'Inde par l'Est. Ce n'était nullement des barbares, mais les Aryens les repoussèrent graduellement vers le Sud. Au reste, ce n'était pas une nation unie, mais toute une série de tribus avec leur chef respectif, ou un roi. Les Aryens s'établirent par conséquent solidement dans tout le Nord de l'Inde. Leur langue et leur religion leur permirent de se maintenir dans ce pays.

Il faut savoir que la religion a toujours dominé la vie des Hindous à travers toute l'histoire et même aujourd'hui où le monde est régi par un matérialisme dominant, l'Inde entière a maintenu sa spiritualité. N'oublions pas que GANDHI, le MAHATMA, dont les statues ont été érigées un peu partout, fut leur guide politique le plus influent. Ce fut véritablement un Saint tout au début, et vu la supériorité de l'influence religieuse dans ce grand pays, il n'est pas étonnant que les prêtres eurent une influence prépondérante sur le peuple. C'est alors que se créèrent les fameuses castes dont on a tant parlé. La première caste fut celle des Brahmanes, qui fut la caste sociale la plus haute, alors que les rois, la noblesse, les rajas, ne formaient que la deuxième caste avec les guerriers appelés KSHATRYA. Puis la troisième, celle des VAISYAS, la grande masse du peuple, des fermiers et des marchands.

Enfin, la quatrième, la plus basse au point de vue social, les SUDRAS, celle des Dravidiens conquis, gardés comme esclaves, puis s'ils pouvaient être libérés, remplissant les occupations les plus humbles.

Ce système de caste fut établi vers l'an mille av.J.C., c'est-à-dire quand les Aryens eurent conquis tout le Nord de l'Inde, et que le Brahmanisme fut solidement établi. Nos sources principales de la culture archaïque indienne et de la médecine après l'invasion aryenne sont contenues dans les quatre VEDAS.

Le mot Vêda signifie connaissance, patrimoine sacré, supposé avoir été révélé par Dieu, par Brahma et transmis par des sages inspirés, de bouche à bouche. Le texte consiste en hymnes, prières, incantations et formules rituelles. Réunis en collections, on les appelle SAMHITAS, dont plus tard on écrivit plusieurs commentaires sous le nom de BRAHMANAS, puis d'ARANYAKAS, enfin les fameux UPANISHADS.

Le RIG VEDA comprend une collection de 1028 hymnes c'est le plus ancien des quatre Vêdas.

Le YAJUR VEDA consiste en cinq SAMHITAS, cinq collections de prières et de rituels en vers et en prose.

Puis le SAMA VEDA avec ses 1810 stances dérivées du Rig Veda.

Enfin, les ATHARVA VEDAS, une collection de 731 hymnes. prières et incantations réunies en vingt et un volumes !

Ces quatre Vêdas constituent la " Colonne vertébrale " de la vie religieuse aux Indes. Ce dernier Vêda est un des plus importants. La plupart de ces vers n'étaient pas récités pour la glorification du grand Dieu, mais étaient destinés à protéger le peuple contre ses ennemis, les mauvais esprits, les vers et toutes sortes de maladies, également à protéger leur vie et à la prolonger, à libérer de toute peur, à recouvrer la virilité, à favoriser l'amour d'une belle, à procurer un mari, à rendre les épouses fécondes et à faciliter la grossesse, à créer les circonstances favorables pour l'arrivée d'un enfant mâle, à secourir dans la folie et d'autres maladies, et même pour des causes les plus triviales comme celle de renforcer et d'augmenter la qualité des cheveux et des poils.

Les prêtres faisaient usage pour leur culte soit de SURA, un alcool préparé avec des céréales, soit de SAMA, une herbe non identifiée analogue au fameux PEYOTL utilisé au Mexique.

Les premiers Aryens ont introduit le sentiment religieux dont tout le peuple Indien était si prêt à recevoir l'influence.

Dans les contrées tropicales, les gens sont plus inclinés à mener une vie contemplative que dans le Nord, et dans aucun pays l'Art de la méditation n'a été poussé à une telle perfection qu'aux Indes. Les Dieux apportés aux Indes par les Aryens sont légions, d'abord DYAUS, le dieu du ciel, équivalent au Grec ZEUS. Sa place bientôt fut prise par VARUNA, signifiant l'ordre moral et cosmique, qui fut remplacé par INDRA, le dieu des batailles, et qui plus tard devint le dieu national de l'Inde ancienne; puis AGNI, le dieu du feu; MARUTS, dieu des orages, né du rire de la foudre, fils de RUDRA, le dieu des nuages, amenant la pluie.

+

+ +

QUELLE ETAIT LA MEDECINE PRATIQUEE PAR LES ARYENS ?

Hélas ! aucun livre n'a été trouvé à ce sujet. Nous n'avons que la littérature religieuse qui, cependant, nous apporte quelques fort utiles renseignements à ce sujet. N'oublions pas que la médecine était "une force" et que la thérapeutique était transmise de père en fils, de maître à élève, de bouche à oreille. La Médecine védique est une médecine organique, c'est-à-dire une combinaison de conseils et de pratiques religieuses magiques et empiriques.

Les dieux étaient supposés, en rendant telle personne malade, la punir des péchés passés non expiés. Les maladies mentionnées dans les livres védiques sont très nombreuses : toutes sortes de fièvres, typhoïde, choléra, diarrhée, dysenterie, la jaunisse, toutes les cardiopathies et l'hydropisie, les toux, la pneumonie, la consommation, le cancer, etc ... quantités de maladies de peau et des organes des sens.

Les petites taches pâles du stade initial de la lèpre étaient particulièrement mentionnées parce que facilement visibles sur des peaux sombres, alors que, chez nous, le diagnostic initial est beaucoup plus difficile. Certaines plantes foncées étaient données alors pour redonner la couleur normale de la peau !

LES RELIGIONS DE L'INDE

L'Inde est par excellence la terre des religions. Elle a tout d'abord créé une importante religion nationale :

- 1.- Le BRAHMANISME,
- 2.- Puis une grande religion universelle, le BOUDDHISME.
- 3.- Enfin, elle a tenté d'autres essais de vaste envergure, comme le JAINISME.

Et elle n'a jamais cessé, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, de produire des sectes, des écoles, des chapelles où s'expriment toutes les nuances de la pensée et du sentiment religieux.

L'ampleur des phénomènes naturels, l'éblouissement d'un ciel implacablement pur durant de longs mois et soudain chargé de nuages, d'éclairs et de foudre, la réduction de l'activité physique sous une chaleur torride, un régime d'alimentation presque exclusivement végétarien ont développé chez l'Hindou une psychologie, un penchant naturel aux états mystiques, aux visions intérieures et à la communion avec l'Absolu. Nulle part autant que dans l'Inde, la religion de la foule ne rejoint les doctrines les plus abstruses de l'élite, les notions de l'ordre du divin semblent y être un bien universel.

Nulle part aussi, par un contraste singulier, les classes les plus grossières, les plus sauvages, ne voisinent de si près avec les conceptions les plus élevées et les plus transcendantes.

Les plus anciens documents de l'Inde sont sans conteste les VEDAS qui constituent véritablement ce qu'on a appelé la "Bible Aryenne". Ils datent vraisemblablement d'environ 1.000 ans av. J.C. On a voulu croire, et on croit encore trop souvent que la religion védique correspond à "l'innocente simplicité du monde naissant", telle du moins qu'on aimait à se l'imaginer avec

FENELON et ROUSSEAU. Il n'en est rien. Les divinités des vedas sont, il est vrai, des phénomènes naturels divinisés; c'est le cas du Dieu de tous les panthéons, mais ces phénomènes naturels n'y sont pas traités comme des thèmes lyriques ou descriptifs. Ils sont ramenés au cadre d'une spéculation purement sacerdotale et d'une liturgie invraisemblablement compliquée.

AGNI, le plus grand des dieux, est le feu (ignis); mais c'est le feu du sacrifice, le feu sacré disséminé dans l'univers et que le prêtre manifeste sur l'autel.

SOMA est la lune, réservoir des énergies et de la végétation; c'est la boisson sacrée à la magie enivrante que le prêtre prépare avec une minutie raffinée pour l'offrir aux dieux.

INDRA est le dieu du tonnerre et de la foudre.

LES PREMIERES ECOLES DE MEDECINE

ET

LA PHILOSOPHIE HINDOUE

BRAHMAN est la source de toutes les forces de la Nature, l'esprit universel, dont ATMAN, l'esprit individuel de l'homme, n'était qu'une partie.

Toutes les confessions nées sur le sol hindou aboutissent à deux dogmes immuables sur les destinées de l'âme après la mort et exposées en détail dans les premiers UPANISHADS :

1.- La transmigration des âmes qui fait de la vie présente, à tous les degrés et sous toutes les formes, un phénomène passager inséré dans une série infinie d'existences, appelée réincarnation, doctrine liée intimement à :

2.- La loi du KARMA ou KARMAN, qui fait de chacune de ces existences la rétribution partielle de tout le passé et l'amorce partielle de tout l'avenir. Elle se résume dans cette sentence :

" Comme on sème, on moissonne ". Cela signifie que la vie présente et future de l'homme, ses misères comme ses joies, sont déterminées ici-bas par ses propres actions. Il récolte par conséquent ce qu'il a semé. Ici, pas de péché original dont nous serions tenus responsables, ici, nous ne dépendons pas d'un Dieu personnel.

La somme totale de toutes nos actions, bonnes ou mauvaises, enregistrées dans leurs détails les plus infimes, constitue notre KARMA et celui-ci détermine le continent, le pays, la famille où nous renaîtrons dans des heureuses et bonnes conditions, ou dans des climats, familles ou professions difficiles et pénibles, où alors l'occasion nous sera fournie de préparer un meilleur KARMA pour notre vie future et d'atteindre une rédemption complète exclusivement par nos propres actions. Le but de leur philosophie est d'enseigner à l'homme comment il doit vivre pour affranchir son âme du cycle des réincarnations. La perfection morale est le seul chemin vers le salut. Ainsi, la philosophie transcendante qu'ils enseignent, possède des conséquences éminemment pratiques. Si je suis malade, si je souffre, ce n'est la faute à personne, sinon la mienne, le résultat d'erreurs commises par moi seul dans ma vie précédente, c'est mon KARMA. Je suis puni pour les péchés commis dans le passé et cela par les souffrances que j'aurai à endurer dans cette vie présente.

Par conséquent, si je veux avoir une bonne santé, être libéré de toute douleur et entrer dans le paradis - qu'ils appellent NIRVANA - il me faudra suivre une vie strictement morale et pure, il me faudra aider mon prochain, et pas seulement mon prochain, mais toute créature vivante jusqu'à l'animal le plus humble, aussi bien que tous les hommes mes frères. Tous les Hindous suivent cette règle depuis des siècles à quelque école philosophique ou secte qu'ils appartiennent et cela ne pose pour eux aucun problème moral, cela va de soi.

On peut comprendre qu'une telle discipline ait très fortement influencé la médecine. Et la médecine aux Indes a très fortement maintenu ces idées spirituelles. La médecine occidentale ne réussit aux Indes qu'appliquée comme un moyen mécanique, mais pourra jamais remplacer leurs croyances spirituelles, la réincarnation et la loi du KARMA.

La plus ancienne philosophie établie en système fut la philosophie SAMKYA, qui était pré-bouddhique, c'est-à-dire élaborée avant le 6ème siècle avant Jésus-Christ, philosophie dualiste différenciant d'une part les âmes éternelles et leur multiplicité et, d'autre part, le monde matériel complètement différent, fait d'éléments qui naissent, progressent et meurent définitivement.

Le but de cette philosophie est de faire reconnaître à ses adeptes l'antagonisme existant entre l'âme et la matière, pour leur apprendre comment arriver à séparer l'âme complètement de tout ce qui est matériel par conséquent des organes du corps.

Cette philosophie SAMKYA a eu de fortes répercussions en médecine, surtout à propos d'un de ses corollaires beaucoup plus récent, ce qu'on a appelé la YOGA, ou la philosophie du Yoga.

Yoga signifie union, ou encore tout système qui favorise ou a comme but l'union de l'âme avec Dieu. Esotériquement, c'est un ensemble d'exercices spirituels.

Dans ses premiers stades, c'est aussi le contrôle de la santé et de la maladie par une méthode qu'on peut enseigner et apprendre : une méthode de concentration intérieure permettant le contrôle de son corps physique. Ce sont des pratiques psychosomatiques conduisant à un détachement graduel de ce monde terrestre pour arriver à la renonciation parfaite, afin d'acquérir la connaissance intérieure du véritable "Je".

Il y a de nombreuses écoles de Yoga; elles comprennent plusieurs étapes :

1.- La première est la HATTA YOGA, en apprenant des postures spéciales appelées ASANAS; quoique certains exercices peuvent ressembler à la gymnastique suédoise, en réalité, le système des ASANAS est spécifiquement hindou et il existe aujourd'hui de nombreux livres illustrés qui en donnent les détails. C'est la discipline des attitudes physiques.

2.- La deuxième étape est le contrôle de la respiration par des exercices respiratoires spéciaux, appelés PRANAYAMA, car les hindous estiment qu'il y a une relation entre la respiration et la pensée. Quand nous sommes craintifs, angoissés, avons peur, nerveux, en colère, etc ... le rythme de la respiration s'accélère et est fort différent de celui qu'on a lorsqu'on est content, serein, calme et heureux. Pour les hindous, contrôler la respiration, c'est contrôler la pensée.

3.- La troisième étape s'appelle PRATYAHARA, exercice par lequel on apprend à dominer son mental pour le mettre dans un état de calme et d'isolement de toutes les sensations et perceptions qui pourraient l'agiter : telle une tortue qui rentre ses pattes et sa tête sous sa coquille pour se protéger du monde extérieur, le sujet doit apprendre à se retenir à l'intérieur de lui-même et à s'isoler complètement du monde extérieur, de son bruit et de ses agitations.

4.- Quatrième étape : une fois que l'élève a appris à contrôler son corps par des postures appropriées, à régler sa respiration, à calmer son mental, il peut envisager la quatrième étape appelée DHARANA qui est la concentration. Pour cela, il a besoin d'un guide, d'un Guru, c'est-à-dire d'un professeur ou d'un maître, car ces exercices doivent s'adapter à chacun selon son dévouement spirituel et doivent être gradués.

5.- Cinquième étape : quand il arrive à se concentrer convenablement alors, il peut envisager une nouvelle étape appelée DYANA, c'est la méditation, c'est-à-dire la concentration parfaite sur une idée particulière. A ce stade, le monde extérieur s'évanouit pour le sujet, il n'est plus perçu par les cinq sens et l'on atteint :

6.- La sixième étape : celle de SAMADHI, où le mental se fond dans l'objet de sa contemplation. Le mental est maintenant libre, le temps et l'espace ont été conquis, la porte du monde transcendantal s'est ouverte, le yoghi alors a des visions avec une sensation d'extase, d'exaltation, d'un bonheur immense qui remplit son cœur, et il acquiert ainsi des pouvoirs occultes.

7.- La septième étape ne peut être atteinte que par un très petit nombre, c'est celle de la conscience transcendante, la connaissance pleine du DIVIN SELF, de la libération totale. C'est l'affranchissement de tous les désirs, hormis celui d'être avec son Créateur, en fait d'être Dieu soi-même. Ce bonheur suprême ne peut être atteint que si le yoghi a un mental qui de maître est devenu serviteur, dont les passions sont annihilées, ainsi que tout désir, de celui qui est sans tache et est devenu un avec DIEU. C'est la communion mystique, un état extatique que les grands prophètes ont connu, certains chrétiens, certains mahométans, les Saints de l'histoire, ainsi que les grands Maîtres de l'Inde. Mais nulle part et dans aucun pays du monde, la technique de la méditation n'a été développée et poussée à un tel degré de perfection qu'aux Indes, qui l'a répandue par le Bouddhisme au Thibet, en Chine et dans de nombreux pays.

Personne ne dénierait que le mental peut exercer une influence considérable sur le corps. Chaque cellule de l'organisme est contrôlée par le système nerveux qui transmet les moindres impulsions du mental. Chaque médecin sait combien l'influence de la volonté chez un malade, sa détermination de guérir, constitue un facteur thérapeutique considérable et décisif. Combien plus puissant encore est l'effet de la concentration du mental dans les méditations !

On peut évoquer l'auto-suggestion, l'auto-hypnose, mais quel que soit le mécanisme imaginé, il ne fait aucun doute que le yoga peut développer des potentialités médicales considérables. Un sinologue allemand qui a étudié à fond la méthode des TAOÏSTES rapporte que, même un débutant, peut arriver à guérir des refroidissements, des maux de tête, des névralgies, rien que par la méditation, comme il l'a expérimenté personnellement.

+

+ +

QU'ENTEND-ON MAINTENANT PAR VEDANTA ?

C'est un système de philosophie hindoue extrait surtout des Upanishads, des Brahma Sutras et de la Bhagavad-gita, dont l'influence sur la médecine a été très importante. On l'a appelé l'aspect scientifique de la religion. Des sociétés ont été fondées en Amérique et en Europe. Des journaux en répandent les principes en Californie.

Ce système philosophique peut se résumer en trois propositions fondamentales ou préceptes, à savoir :

- 1.- La nature de l'homme est divine.
- 2.- Le but de la vie ici-bas est de réaliser cette nature divine en l'homme.
- 3.- Enfin, que toutes les religions sont d'accord sur ce point.

Contrairement au Samkya, le Vedanta est une philosophie monistique. Il n'y a qu'une seule réalité et rien d'autre. Cette réalité, c'est Brahma. Elle est au-delà des perceptions sensorielles elle est omniprésente.

Tous les objets de l'Univers que nous percevons par nos sens sont en fait non réels, ne sont qu'une apparence, une illusion,

ce que les hindous appellent Maya car il n'y a qu'une chose qui soit réelle, c'est Brahma ou Brahman.

L'homme doit réaliser un jour sa vraie et essentielle nature et ainsi se confondre avec Brahma pour réaliser son identité parfaite avec son Créateur. Evidemment, cela est loin d'être facile, puisque nous sommes ici-bas nés avec notre fardeau karmique, la somme de nos actions accumulées dans nos vies passées. Mais il faut absolument améliorer notre Karma présent dans notre vie actuelle afin de pouvoir un jour expérimenter le Samadhi, cette bénédiction de pouvoir réaliser notre nature divine.

Ainsi, le Vedanta avec sa doctrine de la réincarnation et du karma prêche en fait les mêmes idées que tous les autres systèmes philosophiques aux Indes.

On peut rappeler ici des notions qui feront plaisir à notre confrère français le Docteur JULIAN, éminent matérialiste ici-bas, qui nie la force vitale par exemple. Dans la période de pré-bouddhiste a existé aux Indes une école purement matérialiste sous le nom de Lakayata, qui signifie littéralement : appartenant au monde des sens et dont le fondateur était Charvaka.

Le contraste entre son système et la philosophie idéale du Vedanta est évidemment immense. Le lokayata n'admet pas la perception comme moyen de connaissance et ne connaît comme réalité que les quatre éléments, c'est-à-dire la matière; mais il enseigne que lorsqu'un corps est formé par la combinaison des éléments, l'esprit aussi s'y développe. Avec la destruction du corps, l'esprit retourne à nouveau dans le néant. Là, pas de place pour le Karma, l'esprit est en quelque sorte détruit avec le corps; pas de réincarnation et pas de place pour une autorité supérieure.

Le rituel des Brahmanes est déclaré une fraude destinée uniquement à enrichir la caste des prêtres. Malheureusement, ce système ne survécut point et ses écrits sont tous perdus. Mais la croyance au Karma et à la réincarnation était si forte que la majorité des hindous l'acceptent encore aujourd'hui comme quelque chose qui répond absolument à leurs aspirations spirituelles et personne ne la discute là-bas. C'est presque un lieu commun; cela va de soi et les étrangers qui s'avisent d'en douter sont regardés comme des phénomènes!

Mais comment l'âme va-t-elle se libérer de cet inexorable cycle des réincarnations? La question a été répondue par le Brahmanisme et les écoles philosophiques variées qui se sont développées depuis le VI^e siècle av. J.C. Aucun pays du monde n'a produit davantage de sectes religieuses et d'écoles philosophiques que l'Inde.

Le climat en général froid du monde occidental et nordique est combattu par l'action et l'exercice, alors que les chaleurs estivales intenses des plaines de l'Inde portaient l'homme à la contemplation intérieure, ainsi que les mois de pluie où toute communication est interrompue, et où l'individu cherche un refuge sous un toit.

Un très grand mouvement philosophique fut fondé par Vadhamana, appelé aussi Mahavira, ou encore Jina, en 527 av. J.C., un Aryen sortant d'une famille princière comme Bouddha. Son école, connue sous le nom de Jainisme, exhorte ses membres à chercher le Nirvana par une discipline ascétique sévère, des jeûnes stricts et absolus, pouvant aller jusqu'à la mort par inanition.

Le Jainisme né dans le même temps et sur le même sol que le Bouddhisme, n'a connu ni les magnifiques victoires, ni le désastre suprême de son rival car il a trouvé çà et là des princes pour le protéger, en Orissa au 11^e siècle, à GUZERATE et à MYSORE au 13^e siècle, églises des riches marchands, dévots plus qu'éclairés. Il a couvert l'Inde de monuments admirables et compte aujourd'hui plus de 1.500.000 fidèles. Sa doctrine essentielle est Ahimsa, la non-violence rendue célèbre de notre temps par GANDHI, qui en a fait un dogme politique.

Cette doctrine a en plus le respect superstitieux de la vie, même des animalcules qu'on évite d'absorber en respirant et c'est pourquoi ils portent souvent un mouchoir devant la face ou la bouche pour éviter de tuer des microbes en respirant et époussètent les sièges de crainte d'écraser des insectes ou autres animalcules en s'asseyant !

Actuellement encore, le Jainisme compte plus d'un million d'adeptes aux Indes et est resté une secte plutôt locale. J'en ai rencontré plusieurs qui m'ont du reste fort impressionné par la fidélité absolue à leur croyance. Il n'y a pas de Créateur pour eux. Nous existons et avons toujours existé. Le monde est sans fin et semblable au serpent qui se mord la queue. Ni début, ni fin, la vie continue.

Quoique beaucoup plus nombreux que les Parsis, ils forment également une élite et sont en général très riches, ont des commerces très florissants et, comme les juifs en général, sont extrêmement solidaires. Ils sont strictement végétariens. Ils ont des principes très stricts, mais il les appliquent dans leur vie journalière et la réussite extraordinaire de leur commerce, des industries qu'ils dirigent et de leur vie de famille sont autant de preuves que ce qu'ils font et ce qu'ils pensent sont des réalités, des preuves pratiques et combien palpables de leurs idées.

Un autre grand mouvement aux Indes fut le Bouddhisme dont le berceau se place au pied de l'Himalaya, au sud du Népas. Au milieu du 6^e siècle av. J.C., c'est-à-dire au moment de la naissance du Bouddha, la région était formée d'états dirigés par des chefs ou Rajas héréditaires. Dans l'un de ces petits états, dans la capitale de Kapilavattu ou Kapilavastu, le futur Bouddha naquit, fils d'un seigneur appelé Suddhodana et de Maya sa mère, qui l'a enfanté miraculeusement et mourut après lui avoir donné naissance.

Le Bouddha qui signifie "l'illuminé" ou plus exactement le "réveillé", n'a droit, à ce titre, qu'à partir du jour où, à Gaya, sous l'ombrage d'un figuier, il a découvert, après une longue méditation, la Vérité suprême. Un pilier retrouvé de nos jours indique l'endroit où dès le temps du fameux empereur Asoka, les pèlerins venaient saluer son berceau.

L'enfant grandit dans le luxe, extrêmement bien soigné, dorloté, et devint un prince et futur souverain. Il se marie à une jeune princesse du nom de Yasodhara qui lui donne un fils Rahula qui, par la suite, devint un de ses disciples.

La tradition nous rapporte comment Bouddha découvrit la misère de ce pauvre monde. Désireux d'aller voir le jardin de son palais, il décida d'aller chaque jour avec son cocher dans une magnifique calèche en faire le tour. Au cours de sa promenade, quatre rencontres qui l'impressionnèrent vivement vont changer complètement le cours de son existence. Elles lui démontrèrent la futilité des désirs d'ici-bas et le décidèrent à fuir les jouissances du palais paternel.

1.- Tout d'abord, un vieillard, décrépi, aux cheveux gris, aux dents cassées, courbé et tremblotant, usé par l'âge. " Est-ce là l'aboutissement de l'existence terrestre ? " s'écria-t-il, " et celui qui a connu la force et la jeunesse doit-il connaître le décrépissement et la ruine ? " Il ne put supporter cette vue et demanda de très vite rentrer chez lui.

2.- Un autre jour, il rencontra un pauvre hère malade, couvert d'ulcérations : c'était un malheureux lépreux. Derechef, il rentra profondément secoué et effrayé par ce qu'il venait d'apercevoir.

3.- Quelque temps après, il fit sa troisième expérience. Il vit un mort dont le corps commençait à entrer dans le stade de décomposition. Il réalisa soudainement que ceux qui vivaient dans le luxe et la pleine santé étaient également sujets à la vieillesse,

à la maladie, à la décrépitude et à la mort, et il perdit toute illusion concernant la santé, la jeunesse et la beauté éphémère d'ici-bas.

4.- Enfin, dans une quatrième promenade dans ses jardins, il vit un sage dans sa robe ocre, qui s'était retiré de la vie de ce monde et mendiait sa nourriture, ne vivant que dans la méditation, ce qui l'impressionna profondément. A quoi sert alors la vie s'il faut se priver de tout ? Que voyons-nous en réalité ?

Ce jour-là, dès qu'il fut rentré, il décida de se retirer de la vie mondaine et de luxe qu'il avait menée jusque - là, d'abandonner son rang, ses richesses, et de faire comme ce frère mendiant.

L'homme naît, souffre, est malade, vieillit et meurt, seulement pour renaître et pour réexpérimenter le même cycle de misères. N'y a-t-il vraiment aucun remède à cette triste situation ?

Il écoute les leçons de Maîtres réputés, se livre aux mortifications les plus sévères sans arriver à résoudre l'énigme du mal. Il découvre enfin comme résultat de ses longues méditations ce qu'on a appelé les quatre vérités :

- 1.- L'existence du mal,
- 2.- L'origine du mal,
- 3.- La suppression du mal,
- 4.- Et la méthode qui permet de supprimer le mal.

Telle est la base de la doctrine qu'il va désormais prêcher au cours de sa vie errante.

C'est près de Bénarès, à SARNATH, qu'il prononce son premier sermon, resté classique. Il s'éteint à 80 ans, à Kousinagara, comme une flamme que le vent a soufflée (nir-va). Ses reliques disputées avec passion et qui ont failli déchaîner des batailles, sont recueillies par les fidèles et reçoivent un culte qui s'est perpétué. Le Bouddhisme n'est pas une religion à ses origines, c'est un ordre religieux de plus dans une société qui en compte déjà beaucoup. L'ordre a deux confréries, les mendiants et les dévots, qui sont tenus, en principe, à la vie errante, sauf pendant la saison des pluies où ils habitent des couvents.

Après des débuts obscurs, le Bouddhisme est adopté et propagé par l'empereur Asoka. Vers 250 ans av. J.C. s'organise une église officielle et après les triomphes, il connaît les disgrâces et les persécutions. Il se répand néanmoins vers l'Ouest, en Grèce d'abord; puis l'Afghanistan, l'Asie centrale se convertissent; bientôt, il passe en Chine, puis chez les Turcs de la Sibérie méridionale, en Corée et au Japon, dans les Romes de l'Indochine et de l'Insulinde, passe au Thibet. Il devient, peut-on dire, la religion universelle, mais connaît ensuite de grands revers et l'Inde musulmane brûle ses couvents, le désavoue et le réduit considérablement.

Vient ensuite l'Hindouisme. C'est pourquoi quand on parle d'un habitant des Indes, on doit dire un Hindou si l'on veut parler de sa religion, et un Indien si on le considère comme un sujet politique. Changement significatif : le nom d'une Nation a remplacé le nom d'une caste sacerdotale.

Un des derniers recensements compte environ près de 300 millions d'Hindouistes.

Sous cette dénomination sont englobées toutes les croyances et toutes les pratiques si primitives et si sublimées qu'elles soient qui admettent l'autorité des Vedas fondées sur deux dogmes :

- 1.- La suprématie de la caste Brahmanique.
- 2.- L'interdiction de tuer la vache et de s'en nourrir, car c'est elle qui apporte à l'enfant le lait nourricier, symbole de vie.

L'Hindouisme repose sur une sorte de trinité qui répartit entre elle les trois activités qui se réalisent dans chacune des créatures successives constituant la vie éternelle de l'Univers :

- 1.- Brahma, le Créateur
- 2.- Vishnou, le Conservateur
- 3.- Shiva, le Destructeur.

+

+ +

L A S O C I E T E

L'Hindouisme est une organisation sociale autant qu'une religion. Sa base est la caste, sa définition est mal connue. Nous avons déjà parlé des castes dans la conférence précédente, mais d'une façon très succincte. Nous la développerons à nouveau avec plus de détails maintenant, car elle est d'une importance primordiale dans ce grand pays.

La caste, c'est l'ensemble des personnes que la naissance autorise à contracter mariage entre elles et à manger ensemble.

Transgresser ces deux règles essentielles, prendre femme hors de sa caste, recevoir des aliments et en particulier l'eau et le riz d'une main non qualifiée, a pour conséquence l'exclusion officielle de la caste. Il ne reste guère que trois issues, soit :

- 1.- Accepter des expiations coûteuses et souvent humiliantes,
- 2.- Déchoir au dehors de l'organisation sociale,
- 3.- Ou réussir à créer une autre caste.

En fait, la caste est une barrière de pureté, pureté sociale plus encore que pureté rituelle. Dans une société composée d'éléments aussi divers, elle paraît destinée à préserver une hiérarchie salutaire contre les empiètements d'une multitude incapable d'autres disciplines.

Les castes se ramènent à quatre divisions principales :

- 1.- Les Brahmanes chargés des sacrifices - caste des prêtres - et de l'enseignement formant les grands intellectuels et les pandits. Comme la nourriture représente un des moyens de maintenir la vie, le Prana, la plupart des cuisiniers sont Brahmanes.
- 2.- Les Kschatryas, chargés de propager l'ordre par les armes, les guerriers autant au point de vue physique que spirituel.
- 3.- Les Vaishyas chargés du négoce, formant toute la classe des commerçants.
- 4.- Enfin, les Soudras, les paysans chargés de cultiver les champs et les travailleurs manuels.

En dehors de ces quatre castes, se trouvent, ou plutôt se trouvaient avant GANDHI, les Parias ou chandalas, les hors-castes, appelés aussi intouchables, appellation correspondant, dans l'Inde dravidienne, à tous ceux qui s'occupent des besognes impures : nettoyages, vidanges, etc ...

Il n'y a pas longtemps encore l'autorité souveraine n'appartenait qu'au Raja. Il est aussi bien le seigneur d'un territoire, d'une ville, que de plusieurs. Quand ils étaient très riches, on les appelait Maharajhas, c'est-à-dire grands rois. C'était l'élu du peuple et son autorité se transmettait de père en fils. Le Maharajah est considéré comme l'incarnation collective des dieux. Sa mission était de maintenir l'ordre, de défendre le sol, de veiller à la pureté des castes, de rendre la justice, d'appliquer les châtements. Il disposait de la peine capitale, sauf à l'égard des Brahmanes et des femmes. Pour payer ses services, il avait droit à 1/10 des revenus de ses sujets. Il recueillait les héritages vacants ; il s'entourait de ministres.

Mais depuis GANDHI, tous les Maharajhas ont dû partager leurs biens, ils ont perdu leurs droits et leur autorité et sont devenus de simples citoyens ayant pu conserver cependant certains de leurs palais et une partie raisonnable de leur immense fortune. J'en ai rencontré et ai conversé avec deux d'entre eux dans des aéroports pendant l'attente de départs d'avions. Leur costume et un ou deux de leurs ministres très attentionnés les distinguaient du vulgaire. Ce sont très souvent des érudits dans certains domaines intellectuels et leur conversation est toujours fort intéressante.

+

+ +

LA FAMILLE

La famille aux Indes est un embryon d'état. Les enfants mariés restent groupés autour de leur père qui est considéré comme l'autorité absolue, que personne ne discute. Si le grand-père vit, personne parmi la lignée mâle n'a le droit, dans le Nord de l'Inde, par exemple, de laisser "tomber" sa barbe. A part le patriarche de la famille et tant qu'il vit, tous les sujets mâles doivent laisser pousser leur barbe, mais doivent la retenir sous le menton et en

faisant des petites tresses la fixent au-dessus de la tête où les cheveux sont noués en chignon; celui-ci est caché par le turban fait d'une tarlatane diversément colorée et qui a 6 à 8 mètres de long sur 80 cm. de large et qu'on fixe tous les matins selon sa fantaisie.

L'objet essentiel du mariage, c'est de procréer des fils, qui seuls ont qualité pour offrir aux mânes des ascendants les aliments funéraires. A défaut d'enfants mâles un fils adoptif peut remplir ce devoir. La fille, hélas, est une charge, une lourde responsabilité : la prudence prescrit de la marier aussitôt que possible.

Que le mariage ait été consommé ou non, la femme qui a perdu son mari, fut-il encore très jeune, est tenue pour veuve ; elle est à ce titre condamnée à une vie de martyre, sevrée de tous les plaisirs, reléguée à l'écart, tenue à des jeûnes fréquents, esclave de sa belle-mère. Comparé à cet enfer, le bûcher où la veuve pouvait se brûler avec le cadavre de son mari semble être un adoucissement à sa peine.

Toute cette organisation si compliquée n'a proprement pour base que la coutume, car l'Inde ne connaît ni loi, ni code, à cet égard. C'est le père qui, dès l'âge de quatre ou cinq ans, atteint par un de ses enfants, choisit l'époux ou l'épouse future. Ainsi chacun considère toutes les femmes qu'il rencontre comme ses soeurs ou sa mère, ou respectivement tous les hommes comme son frère ou son père.

Le grand-père tant qu'il vit jouit d'une grande autorité et d'un respect dont on ne se fait nullement une idée en Occident. Rien ne se fait, rien ne se décide dans l'éducation, dans le mariage, dans le choix d'une profession, et dans un conflit quelconque, sans le consulter et sans suivre à la lettre ses instructions. S'il disparaît, sa femme reste l'autorité suprême, du moins dans le Penjab, c'est-à-dire tout le Nord de l'Inde. Dès qu'un membre de la famille est malade, la grand'mère vient le veiller et l'entourer avec un touchant attachement qui m'a beaucoup frappé. Aucun des membres de la famille ne part en classe ou au travail ou ne quitte la maison sans dire au revoir au grand-père et à la grand'mère. Pour les questions d'argent, le grand-père est d'une générosité que j'appellerai intelligente, pour aider, secourir si besoin est, ou donner ce qui peut être désirable à l'un ou l'autre des membres de la famille. C'est un véritable administrateur et ce respect pour les membres âgés dans les familles m'a fortement impressionné.

LES LANGUES

La langue par excellence aux Indes est le Sanscrit. C'est la langue des dieux, des Brahmanes, des Rajas, bref, des intellectuels cultivés. C'est une langue académique élaborée par des écoles de grammairiens. Le sanscrit appartient à la famille aryenne, montre son étroite parenté avec nos langues classiques.

Toutes les autres langues parlées aux Indes, et il y en a plus de 220 différentes sont des prakritis dérivés du sanscrit, comme le Gujurati, le penjabi, l'hindi, etc ... Les Mahométans parlent l'urdu. Dans le Sud, par contre, il y a les langues dravidiennes comme le tamoul ou tamil, le télougou, le canarais, le malayalam, le bengali, le maharati, etc ... Enfin, dans les peuplades thibétaines de l'Himalaya, il y a le névar, la seule langue de famille thibétaine qui a été écrite sur le sol hindou.

Vous connaissez à propos de l'usage des langues la répartition de Charles QUINT qui disait que " S'il voulait parler à Dieu, il s'expliquerait en espagnol; à des hommes, il parlerait en français; avec des femmes, il s'entreprendrait en italien; à son cheval, enfin, il parlerait en allemand " !

+

+

+

L' E C R I T U R E

La variété des écrits atteste aussi le morcellement de la vie politique. Les premiers documents écrits sont les inscriptions d'Asoka; elles emploient deux écritures :

- 1.- l'écriture Kharochtri apparentée à l'araméen et qui disparaît définitivement après l'an 200 après J.C.
- 2.- l'autre, le Brahmi, d'origine nettement sémitique.

C'est le Brahmi qui a donné naissance au cours des siècles à toutes les autres écritures en usage aux Indes, tant aryennes que dravidiennes. Il a fallu la sagacité générale d'un Prinsep

pour déchiffrer les inscriptions anciennes que nul Hindou ne savait plus lire depuis longtemps.

En Indochine, en Insulinde, les langues kmère, tjame et javanaise ont emprunté l'alphabet sanscrit. L'étude de l'alphabet hindou intimement lié à l'étude des formules mystiques dans la propagande du Bouddhisme a provoqué la naissance du syllabaire coréen et du syllabaire japonais, et elle a même réagi sur le système pourtant idéographique du chinois.

+

+

+

LA L I T T E R A T U R E

La Littérature de l'Inde s'étend sur environ trente siècles et comprend la plupart de tous les genres connus. Elle s'ouvre avec les Vedas.

Sous ce nom, qui signifie la " Science ", la tradition brahmanique groupe une masse énorme d'ouvrages fort divers. La collection des Upanishads est considérée comme la fin des Védas ou Vedantas. Ils constituent des aphorismes religieux, des discussions, des leçons remarquables, qui se donnent souvent comme la parole authentique de Maîtres consacrés.

Leur objet essentiel et commun, c'est la recherche d'un principe stable, permanent, éternel, qui est appelé l'Atman, le Soi transcendant, dont le moi n'est qu'un aspect illusoire. Passer de l'un à l'autre est le couronnement de la Sagesse, infiniment supérieure aux avantages temporaires et matériels, qui récompense la pratique des rites. L'idéal, c'est la libération appelée Moksha qui ne peut être atteinte que par la voie de la connaissance, du Jnana.

Un traité remarquable est celui des Lois du Manou, père de l'humanité, datant d'environ l'an 1200 avant l'ère chrétienne et qui règle tout ce qui touche à la vie de la famille et de la société. C'est encore le tableau idéal de la Société hindoue que tracent les épopées du Mahabharata et du Ramayana dont a été extraite la Bagavadgita, fameux poème où le génie hindou

a donné sa pleine mesure de forme et de pensée, poème comprenant plus de 200.000 vers. Le Ramayana raconte en outre les aventures du Roi Rama, modèle de douceur, de bonté, de courage héroïque, de piété filiale, d'amour conjugal, d'affection fraternelle; ses malheurs, son exil, sa lutte contre le démon Ravana, qui lui avait ravi par la fraude et la violence sa fidèle Sita, son épouse. Ici, l'oeuvre est construite, mesurée, équilibrée et voisine de la perfection, sur le même rang que les grandes épopées.

L'Inde possède une immense collection de contes écrits en dialectes paisachi dont l'original est, hélas ! , perdu, mais dont les remaniements sanscrits ont survécu permettant d'apprécier la merveilleuse fécondité et l'art remarquable des conteurs hindous.

Une des collections de ce vaste recueil a eu une fortune mondiale, le Panchatantra, trésor de contes et de fables morales qui, d'initiations en initiations, a donné chez nous les fables d'Esopé et de La Fontaine.

+

+ +

LES SCIENCES

L'abondance et la valeur de la littérature technique de l'Inde est vraiment incroyable.

N'oublions pas que la science grammaticale est une création indienne.

Les sciences astronomiques et mathématiques sont originaires des Indes et j'ai visité à DELHI, à JAIPUR et à UJJAIN les premiers observatoires pour l'étude des étoiles, des planètes, du soleil, le calcul des astres... etc ... qui ont été établis avec une précision qui égale celle que nous avons de nos jours. La numération dite arabe et en particulier l'invention du zéro, capital pour le progrès du calcul, sont dûs à l'Inde. C'est à eux que nous devons le système métrique et décimal.

L'Art d'aimer ou Kamasastra occupe une place unique, reconnue et respectée dans l'étude des arts libéraux. Nous en reparlerons dans une étude spéciale.

La Médecine, pénétrée aussi par les doctrines grecques, a toujours préservé sa vitalité propre.

+

+ +

LA PHILOSOPHIE

C'est cependant dans la philosophie que l'Inde a marqué de la manière la plus rigoureuse son irréductible originalité. Quoique tout le système des concepts tant en psychologie qu'en cosmologie soit fort étranger à nos traditions et à notre pensée, on peut y retrouver à peu près toutes les attitudes possibles de l'esprit humain en présence de nombreux problèmes de la vie.

Orienté vers le génie de la logique par les Jaïnas, vers la métaphysique chez les Bouddhistes, le monde des phénomènes est simplement le jeu trompeur de l'illusion appelé Maya, illusoire elle-même, pour réunir dans l'affirmation ultime l'identité du terme Tat tvam asi : "Tu es cela".

L'homme vit d'illusions, il se croit l'agent de ses actes, il en jouit et il en souffre. Ce qu'on appelle Yoga est une méthode pratique d'entraînement à la vie psychique en vue du salut de l'âme.

+

+ +

LES ARTS

L'Inde a cultivé les Arts avec autant de succès que les sciences et la littérature et avec autant d'originalité. Dans tous les domaines, l'Art tend non pas à la représentation, mais au symbole, non pas à l'expression, mais à la suggestion. Le cas

est frappant dans la musique qui n'est pas polyphonique, mais nous apparaît comme une mélodie. Ici, les tons et les demi-tons sont considérés comme beaucoup trop grossiers et l'artiste se base sur des ragas, c'est-à-dire des gammes comportant des 1/4, des 1/5 et même des 1/6 de ton que les artistes respectent et savent parfaitement estimer. Notre appréciation de leur musique n'arrive pas aux subtilités qu'ils exigent et sont capables de différencier. Il y a un monde de nuances entre les tonalités majeures et mineures dont nous n'avons aucune idée. J'ai eu l'occasion d'entendre un chanteur s'exercer à des vocalises avec une richesse de tonalités variées vraiment stupéfiante.

La danse si étroitement associée à la musique n'est pas le développement continu d'une action, mais comporte une série d'attitudes du corps, des membres, des doigts, de la tête et du regard, traitée en pleine indépendance et cependant gouvernée par l'harmonie unique d'un rythme intime. La sculpture et la peinture traduisent les mêmes conceptions.

Les fresques des grottes d'Ajanta, que j'ai eu le privilège de visiter, avec des guides fort compétents, témoignent encore des qualités souveraines de la peinture vers le VI^e siècle; compositions harmonieuses, science des ensembles, adresse du dessin, richesse du décor. Après cette période incomparable, l'architecture et la sculpture ne cessent pas de produire des oeuvres admirables, témoin l'extraordinaire Kailasa d'Ellora taillé dans la roche vive au VIII^e siècle et que j'ai pu visiter avec un immense intérêt. Plus tard, l'Art musulman des grands Mogols rendra à l'Inde de véritables chefs d'oeuvres.

En somme, l'Inde a élaboré une civilisation complète qui lui est propre et qui s'étend à toutes les manifestations de l'activité humaine. C'est une civilisation d'essence aristocratique, fondée sur des privilèges de gloire qu'elle s'efforce de consolider pour opposer une barrière insurmontable aux menaces du dehors.

Dans l'ensemble de la civilisation humaine, l'Inde a réussi à accomplir une tâche glorieuse; le prestige des institutions, des croyances, des arts que lui avait donné une élite, a graduellement attiré et introduit à la vie policée la multitude des peuples à peu près sauvages ou grossiers qui remplissaient l'intérieur de ses terres.

Non contente de coloniser chez elle, elle a, sans recourir à la violence, donné sa culture à ses voisins d'outre-mer, Malaisie, Cambodge, Insulinde, et à ses voisins d'outre-monts, Thibet, Afghanistan, Asie centrale. Une nation de civilisation antique, légitimement fière de sa tradition propre, la Chine des Han,

des Wei, des T'ang n'a pas dédaigné de lui emprunter une religion, des arts, des sciences même. Comparée au reste du monde, l'Inde du Moyen-Age mériterait sans réserve l'hommage qu'un marchand vénitien, de retour d'un voyage en Extrême Orient, rapportait au Pape Eugène IV : "Perhumani homines", ce sont des hommes d'une humanité accomplie !

+

+ +

LES NEUF FLEAUX DES INDES

Les conditions d'hygiène, déjà peu brillantes autrefois, sont toujours bien précaires encore aujourd'hui aux Indes, et ici comme en Egypte nous nous demandons si elles n'étaient pas meilleures dans l'Antiquité ?

L'accroissement prodigieux de la population sur une même superficie, avec comme conséquence une malnutrition chronique et des habitations misérables dans les villes surpeuplées, indiquerait bien un tel déclin.

D'autre part, le fait patent que la population a pareillement augmenté, que davantage d'enfants sont nés et qu'apparemment moins sont morts, semblerait indiquer qu'il y aurait une amélioration de cette situation. Nous ne pourrions probablement jamais être capable de répondre à cette question, car nous n'avons point de statistique du passé et les statistiques modernes sont toujours incomplètes et insuffisantes; elles ne correspondent en général qu'aux territoires de l'ancienne Inde britannique, établie par un personnel non entraîné, et cependant, malgré leurs défauts et leurs carences, elles nous renseignent fort utilement.

La moyenne des naissances, en 1938, était de 34 par mille sujets. En 1943, elle s'abaissa à 26, car ce fut l'année de la guerre et de la famine. Par comparaison, en Grande Bretagne et aux Etats-Unis, le chiffre de 1937 était seulement de 15 pour 1.000 environ.

La mortalité infantile aux Indes pour 1.000 naissances était de 162 en 1937, alors qu'en Angleterre elle était de 61 et aux Etats-Unis de 57 seulement.

A BOMBAY et à MADRAS, vers 1940, la mortalité infantile atteignit même 218, alors qu'en Angleterre et en Amérique, elle n'était plus que de 11,5 pour 1.000.

La mortalité maternelle est aussi très élevée aux Indes et quoique variant selon les provinces, arrive à environ 20 pour 1.000 naissances et elle n'a été que de 2,1 pour 1.000 aux Etats-Unis en 1945.

L'Inde étant une contrée tropicale a le privilège bien entendu d'être affectée tout particulièrement par les maladies dites tropicales. Il y a, hélas !, neuf fléaux dont il faut que je vous parle ici.

1.- Le premier fléau, c'est la malaria qui reste toujours le grand problème social aujourd'hui encore, comme il l'était dans le passé et cela non seulement parce que cette maladie tue, affaiblit et met hors de combat un très grand nombre de gens, mais surtout parce qu'elle sape la vitalité des populations.

Elle est endémique dans tout le pays, sauf dans l'extrême Nord; et dans plusieurs endroits, elle sévit comme de fulminantes épidémies.

En 1939, dans la partie britannique de l'Inde seulement, 1.400.000 cas de morts furent rapportés et cela sans tenir compte des nombreuses autres causes de fièvre.

Les insectes sont une véritable plaie dans toutes les contrées tropicales et leur contrôle est très difficile là où l'irrigation est nécessaire, où le riz est cultivé et où la religion interdit la destruction des animaux même nuisibles. Les méthodes modernes d'extermination se sont révélées très opérantes à DELHI, par l'Institut malarique hindou. Mais le pays est si étendu et presque tous les paysans si ignorants en matière d'hygiène que la malaria restera encore un des grands problèmes de ce grand pays.

D'autres groupes de maladies, moins mortelles, mais cependant très destructives, sont compris dans les différentes affections intestinales, comme la fièvre entérique, la dysenterie et les diarrhées.

En 1939, 260.000 morts par la dysenterie furent signalés dans l'Inde britannique seulement et cela est un chiffre certainement très insuffisant et incomplet.

Depuis des milliers d'années, l'Inde comme la Chine, fut le foyer endémique de quelques-unes des affections épidémiques les plus mortelles.

2.- Le deuxième fléau est représenté par la peste qui tua des millions de malades. La peste est une maladie aiguë des rongeurs, surtout des rats, qui l'ont transmise à l'homme.

L'Inde est un véritable réservoir de rongeurs infectés. En 1944, 5.000 sujets périrent en moins de six mois.

De 1903 à 1921, plus de dix millions de malheureux périrent de cette maladie.

La distribution sociale et économique est un sujet caractéristique. Ainsi, lors d'une seule épidémie, la mortalité, par millions d'habitants, fut aux Indes de :

53 %	pour les castes inférieures,
19 %	pour les brahmanes,
13 %	pour les mahométants,
5 %	pour les eurasiens,
5 %	pour les juifs,
4 %	pour les parsis,
1 %	pour les européens.

3.- Pour le troisième fléau, il n'y a pas d'excuse au fait que la variole tue encore des milliers d'individus chaque année et en défigure encore un plus grand nombre. J'ai en effet constaté la fréquence des visages tout troués par cette maladie et cela chez les deux sexes. Et pourtant l'Inde fut une des premières contrées à pratiquer l'inoculation vaccinale après JENNER. Cependant, l'immensité de ce pays, la carence d'un personnel infirmier et l'insuffisance de l'éducation des habitants au point de vue hygiène, ont toujours empêché de vacciner la population entière. Un grand nombre des naissances ne sont même pas enregistrées et la revaccination est rendue difficile parce que beaucoup d'enfants ne vont pas à l'école ou n'y vont que peu de temps.

Aux Indes, la variole affecte surtout la face au point de vue esthétique, et les yeux, provoquant la cécité complète par infection cornéenne rendant peu à peu celle-ci tout à fait opaque.

Le problème reste donc très sérieux et le gouvernement actuel s'applique à lui trouver une solution, mais il faudra encore bien des années pour qu'il soit résolu.

4.- Le quatrième fléau épidémique aux Indes est le choléra. Il est endémique au Bengale et dans la province de MADRAS surtout.

La promiscuité des nombreux festivals religieux est un des importants facteurs de la dissémination de la maladie. Il est fréquent de voir des dizaines de milliers de gens se réunir ici et là pour des fêtes religieuses où beaucoup d'eau est alors consommée. Ainsi l'eau contamine les gens de même que la nourriture, et l'épidémie se répand. On compte de 150.000 à 450.000 morts par année, calculés sur une période de cinq ans par exemple. Sitôt que la maladie éclate, il faut isoler les cas. Le matériel infecté doit être désinfecté, et la population doit être immunisée par le vaccin anti-cholérique. Si ces mesures sont appliquées dans de nombreuses contrées bien civilisées, en Asie, par contre, cela n'est possible et réalisable qu'à une échelle très insuffisante.

Lors d'une promenade en auto à MANDU près d'INDORE, au centre de l'Inde, nous avons été arrêtés à un croisement de routes par trois personnes en bras de chemise, devant une petite cahute, dont l'un brandissait une grosse seringue de 30 cc. remplie d'un liquide transparent, voulant absolument nous piquer pour nous immuniser contre le choléra qui sévissait dans la région. Après un quart d'heure de flux de paroles débitées avec une vitesse incroyable et beaucoup de gestes, ayant solennellement averti que nous étions déjà vaccinés, on nous a enfin laissé passer et nous avons pu ainsi éviter une opération qui s'avérait très douteusement aseptique.

5.- La cinquième grande maladie ravageant l'Inde est la tuberculose, qui existe aux Indes depuis fort longtemps hélas ! Vu la crémation si courante dans ce pays, on ne possède pas de "matériel osseux" permettant de se faire une idée de la maladie, comme on a pu le faire dans l'ancienne Egypte par exemple.

La progression rapide des populations, la malnutrition, les carences alimentaires ainsi que la famine, la promiscuité, ainsi que l'industrialisation à outrance, avec l'emploi des femmes et des enfants dans des conditions hygiéniques déplorable, sont autant de facteurs ayant favorisé le développement considérable de la tuberculose aux Indes.

Quoiqu'on ne possède pas de statistiques utilisables et comparables aux nôtres, on a relevé cependant approximativement - et ces chiffres sont très en dessous de la réalité - que le nombre des morts par tuberculose pulmonaire dans l'ancienne Inde britannique était d'au moins un demi million d'individus et que plus de deux millions et demi sont encore aujourd'hui atteints de cette maladie.

6.- Le sixième fléau est, selon toute probabilité, un " cadeau " - si l'on peut ainsi dire - apporté par les occidentaux, entre autres par les navigateurs portugais au début du VI^e siècle aux Indiens, appelé, la Phirangi boga, littéralement le morbus gallicus, signifiant la maladie européenne, c'est-à-dire en un mot la syphilis. Les mêmes causes citées précédemment d'hygiène insuffisante, de promiscuité, du retour des villageois des villes dans leurs communes, et de l'ignorance aussi, hélas, ont permis à cette terrible maladie de se développer d'une façon considérable aux Indes. Les chiffres que je vais citer sont très approximatifs, mais très en dessous de la réalité, et c'est cependant ce qui a pu être obtenu par les Centres médicaux au sujet des maladies vénériennes.

Cinq millions et demi de la population indigène souffrent de syphilis et plus de sept millions et demi de gonorrhée. La situation est surtout sérieuse au Bengale et à MADRAS, et dans les anciennes colonies françaises. Cependant, ces maladies sont beaucoup plus rares dans le Nord de l'Inde, au Penjab, où j'ai vécu quelques mois, je n'en ai pas rencontré un seul cas.

A CALCUTTA, où le nombre des prostituées est estimé à environ 40.000, l'incidence morbide de cette maladie atteint 40 % de la population ! Au Bengale, la proportion des enfants morts-nés à cause de la syphilis avait augmenté de 33 % de 1933 à 1940.

A BOMBAY, 29 % des femmes se présentant aux polycliniques gynécologiques étaient atteintes d'infections vénériennes. Il y a en Inde plus d'un million d'individus aveugles simplement des suites de gonorrhée.

7.- La Lèpre. Alors que la syphilis aux Indes était une maladie d'importation, la lèpre y a sévi endémiquement depuis les temps les plus reculés. Il est plus que probable que le foyer d'origine de cette maladie ait siégé en Afrique et qu'elle se soit étendue aux Indes d'abord, puis en Chine il y a fort longtemps, comme le rapporte la littérature médicale la plus ancienne. On la décrivait comme contagieuse et transmissible de parents à enfants, comme elle a été décrite dans le Lévitique de notre Bible. L'homme atteint était un proscrit, un déchu, un banni; tout le monde évitait

de s'en approcher et il ne pouvait plus se marier. Des huttes étaient bâties hors des villages pour les lépreux qui y vivaient comme mendiants. On les considérait comme punis pour des péchés commis dans une incarnation passée.

Sur les cinq millions de lépreux de ce monde, il y en a moins d'un million aux Indes, répandus un peu partout, même dans les hautes montagnes. Mais les centres endémiques principaux sont sur la côte Est et dans la partie méridionale de l'Inde, dans le Bengale, le Bihar, Orissa, Madras, Travancore et Cochin, tout au Sud.

Elle y atteint presque 1 % de la population et dans certains villages jusqu'à 20 %.

Comme la plupart des lépreux sont des mendiants, ils émigrent facilement, envahissant telle ou telle grande cité. Le problème lépreux aux Indes est le même que pour les autres grandes maladies. Il demandera bien des années encore pour être vraiment sous contrôle tant la demande est grande en médecins et en personnel qualifié pour cet immense pays.

8.- Le huitième fléau est représenté par les maladies vermineuses ou helminthiasiques. Les parasites trouvent dans un pays si prolifique un terrain excellent pour s'y développer. Plus de 75 % de la population, et surtout sur la côte Est, souffre d'ankylostomiase provoquant des anémies graves et cela surtout chez les mineurs et les travailleurs des plantations de thé.

La filariose due à deux vers, le Filaria bancrofti et le Filaria malayi dont les embryons s'introduisent chez l'homme par les moustiques, est largement développée dans le Bihar et l'Orissa. La maladie est caractérisée par un fort oedème des jambes et surtout des organes génitaux qui prennent la proportion d'une grosse tête, voire même davantage, ce qu'on appelait autrefois éléphantiasis.

Cette maladie produit de la fièvre avec inflammation du système lymphatique et quoique non mortelle, c'est une affection qui fait de ses sujets des invalides incapables de tout travail.

Il y a également la dracunculose ou guinea worm disease, une filariose prévalant surtout dans l'extrême Nord de l'Inde, au Cachemire, provenant de l'eau de boisson contenant les embryons de ces vers, lesquels prennent une année pour se développer. Ils se logent sous la peau des jambes, provoquant des

vésicules et des bulles qui crèvent et permettent ainsi aux embryons de se répandre n'importe où.

9.- Enfin, le neuvième fléau est un des plus graves dans ce pays. C'est, hélas ! , la famine, cause d'une mortalité grandissante et de maladies nombreuses. Les difficultés de transport et de communication, les ravages dans les cultures, la misère enfin, en sont la cause principale.

Exaspérés par la faim, les gens affamés de notre globe prennent la nourriture où ils peuvent la trouver et cela conduit comme l'on pense à la criminalité, au brigandage, à la prostitution, résultats connus de la famine. Mais la réaction des hindous à une telle situation est toute différente. Leur résignation ou leur conception religieuse ancestrale, est telle qu'ils peuvent se coucher et mourir de faim devant un magasin d'alimentation où les fruits sont exposés à profusion, sans se révolter et sans voler !

On ne saurait assez le dire, cette question de famine revêt absolument le caractère d'une catastrophe nationale et c'est une tâche à laquelle l'O.M.S. s'est heureusement attachée. C'est un problème à l'échelle mondiale que le gouvernement hindou seul ne peut résoudre. C'est là où la solidarité de tous devra se manifester, car il est révoltant de penser que l'on jette des trains de marchandises, des tomates, des abricots, du café, des céréales pour éviter que les prix ne baissent, quand des populations sont décimées par la famine. Il y a là des problèmes économiques, d'organisation, de transports, qui se posent, mais qui doivent arriver à être résolus. Quand on pense qu'en 1770, la famine a tué un tiers de la population du Bengale; en 1900, un million de malheureux ont succombé à la faim; en 1943, dans ce même Bengale, un autre million est décédé, sans parler des survivants qui sont des malades, des malingres, des souffreteux invalides, et de tous les millions de malades que ce fléau a engendrés.

L'insuffisance de nourriture est la cause d'anémie, d'oedème, d'ulcères et de toutes les maladies par carence, affectant surtout le tube digestif, les organes des sens et plus particulièrement les yeux, elle diminue la résistance des individus qui sont alors en proie à toutes sortes d'infections. La famine désorganise la vie normale et ceux qui ne succombent pas restent des malheureux.

Les souris et les rats ainsi que beaucoup d'insectes pullulent et apportent de nouvelles calamités et tout cela favorise les grandes épidémies. C'est pourquoi le problème de la santé et

la question économique dans cet immense pays restent au premier plan des préoccupations de ses dirigeants actuels.

La disette était si grande en 1795 en France que le peuple de PARIS n'avait qu'une très petite portion de pain chaque jour, ce qui fait dire que tout ce que la Convention avait fait réduisait les français à l'admiration (la demi-ration !). On chantait alors dans tous les spectacles le Réveil du peuple : un jour que l'on criait à l'Opéra plus haut encore qu'à l'ordinaire, un plaisant se lève et dit : " Ne l'éveillez pas, qui dort dîne ! "

+

+ +

Docteur MONNOT

Dans ces pays, où la variole est endémique, recommanderiez-vous la vaccination ?

Docteur SCHMIDT

Oui, bien sûr. Nous recommandons la vaccination parce qu'elle a prouvé son efficacité et HAHNEMANN l'a recommandée dans son Organon, à la note du § 56. Seulement, nous trouvons que les doses que l'on utilise habituellement sont trop fortes. On pourrait, avec des doses beaucoup plus faibles, obtenir un résultat sans avoir chez quelques sujets de véritables lymphangites graves, des accidents mortels même, sans parler de la contamination par la vaccination de maladies graves comme la syphilis et la tuberculose par exemple. Mais il ne suffit pas de diminuer simplement la dose, il faut la dynamiser. Mais dans des pays comme l'Inde, la saleté est si grande, que la vaccination, même pratiquée comme elle l'est, est à recommander. Représentez-vous le travail de vacciner 370 millions de personnes ... quand on va dans ce pays, on est submergé par le travail qui est à faire. Mais je crois que cette mesure serait des plus utiles, et tant pis hélas ! pour ceux qui auraient des réactions ou même qui pourraient en mourir.

En ce qui concerne la lèpre, l'O.M.S. a fait des efforts considérables et alors qu'autrefois on n'avait que l'huile de chaulmoogra qui ne faisait pas grand'chose, on dispose maintenant de nouveaux produits qui véritablement ont transformé ces malades.

Le Docteur LINKS, un de mes élèves, qui était dans le Congo, me disait qu'il voyait beaucoup de lépreux et qu'il était très intéressant pour lui de déceler le début de la maladie. On la décèle aux zones d'anesthésie et à la décoloration de la peau. Ces malades ont de petites zones d'anesthésie et de petites plaques de leucodermie. Quand on peut trouver ces symptômes, le remède qui a aidé et qui a arrêté l'évolution progressive de la maladie était Plumbum. On est assez partagé sur la question de la contagion de cette maladie. Peut-être s'agit-il d'une simple prédisposition de certains individus. C'est une maladie repoussante et terrible à voir par les destructions physiques qu'elle produit, tout en laissant l'intelligence tout à fait indemne.
